



ARCHIWUM  
LEGIONÓW  
i N. K. N.

Nr 372

CHOWSKA

# La Pologne dévastée

Conférence prononcée à Copenhague, le 19 novembre 1915

AVEC UNE PRÉFACE DE

HENRYK SIENKIEWICZ



LAUSANNE

IMPRIMERIE HOIRS BORGEAUD

—  
1916



372

leg. 172.

JULIE LEDÓCHOWSKA

---

# La Pologne dévastée

Conférence prononcée à Copenhague, le 19 novembre 1915

AVEC UNE PRÉFACE DE

HENRYK SIENKIEWICZ



LAUSANNE

IMPRIMERIE HOIRS BORGEAUD

---

1916



*La conférence reproduite ci-dessous donne un aperçu de l'histoire de la Pologne et trace avec un souci de stricte vérité le rôle méritoire que celle-ci joua dans son passé, en tant que défenseur de la civilisation chrétienne. Ce n'est pourtant pas dans l'exposé, forcément sommaire, de ces faits que réside la valeur de cette conférence, mais bien dans le récit poignant du moment présent, des calamités inouïes qui se sont abattues sur la Pologne ravagée et foulée aux pieds par la guerre actuelle. Cette évocation prête aux paroles de l'auteur une éloquence que seul était capable d'inspirer un tel malheur, ressenti par le cœur d'une femme, d'une Polonaise et d'une patriote. Populations chassées de leurs foyers, fuyant éperdues les misères de la guerre, campements au milieu des forêts et des ténèbres de l'hiver, horribles agonies de vieillards, de femmes et d'enfants — telle est la série des sinistres images qui s'y reflètent, empreintes d'une indicible force tragique. Ce n'est plus une simple conférence : c'est un cri de douleur qui fait frémir l'auditoire et lui arrache des larmes de compassion.*

*Le cœur de la femme, ardent et charitable, appelle du secours pour des misérables, mais le cœur de la Polonaise patriote vise plus haut, il désire voir, après ces jours de martyre, se lever pour son peuple le jour de la Résurrection.*

HENRYK SIENKIEWICZ.

---



La misère de la Pologne, qui depuis 18 mois est ravagée par la plus terrible des guerres que le monde ait jamais vue a remué le cœur des peuples civilisés. Des comités se forment partout pour venir en aide à ce malheureux pays, dévasté par une guerre fratricide. Les haines qu'à fait naître la guerre s'évanouissent devant les malheurs des habitants de la Pologne. Elle est aujourd'hui, sans contredit, la nation la plus infortunée sur la surface de la terre, sur laquelle sont retombées toutes les horreurs de la guerre. Un Comité général de secours pour la Pologne s'est formé en Suisse, avec la permission sympathique du Gouvernement de cette République. Ce Comité ramasse de l'argent pour les victimes de la guerre dans toute la Pologne, aussi bien pour les Polonais sous la domination russe que sous la domination allemande et autrichienne, sans distinction de religion, bien entendu. Les Comités pour la Pologne dans les autres pays neutres : l'Amérique, la Suisse, la Hollande, la Suède, se sont affiliés au Comité général, sachant bien que l'union fait la force.

Le Comité général désirerait voir de ces Comités dans tous les pays neutres et c'est à quoi je veux tâcher de vous engager par cette conférence. Formez un Comité pour les victimes de la guerre en Pologne, venez au secours de ce malheureux pays ! Croyez-le-moi, les souf-

frances de la Pologne sont sans pareilles ; on peut bien lui appliquer les paroles du prophète : « Oh, vous tous qui passez, venez et voyez, s'il est une douleur pareille à ma douleur ! »

Laissez-moi maintenant vous exposer les raisons pour lesquelles la Pologne, plongée dans la plus profonde détresse, a des droits à la reconnaissance de l'Europe à laquelle elle a maintes fois servi de bouclier contre l'invasion des barbares ; puis les souffrances si cuisantes, si atroces d'un peuple dont le nombre total peut s'évaluer à 25 millions, dont 13 reviennent à la Russie, 5 à l'Autriche, 4 à l'Allemagne, tandis que 3 millions de polonais habitent l'Amérique. C'est à grands traits que je vous ébaucherai les services rendus à l'Europe par la Pologne.

D'abord, arrêtons-nous à la répression des flots de Tartares qui viennent de l'Orient en Europe. C'est un peuple sauvage qui dévaste avec le fer et le feu tout ce qu'il trouve sur son passage. Les Khans s'assujettissent l'une après l'autre les petites principautés slaves de l'Est de l'Europe et les forcent à payer un tribut. Enhardis par ce succès, les Tartares demandent encore davantage ; ils veulent arriver jusqu'au cœur même de l'Europe. Ils traversent la Ruthénie, la Pologne, les voilà déjà en Silésie — mais c'est là qu'ils seront arrêtés. Un des descendants du grand Piast, Henri le Pieux, se met à la tête d'une armée polonaise renforcée de Czechs. L'année 1241, non loin de Liegnitz, il attaque bravement le redoutable ennemi. Il est tué dans le combat, l'armée chrétienne est anéantie, mais les corps des vaillants défenseurs de l'Europe ont formé pour ces hordes un rempart infranchissable ; la force des Tartares est affaiblie, ils se retirent. Souvent encore, ils feront couler le sang slave, mais peu à peu, repoussés et encore repoussés, ils consentiront à se contenter de leurs steppes et s'assimileront peu à peu aux peuples qui leur sont supérieurs par la civilisation et l'intelligence.

La Pologne a arrêté l'invasion des Tartares. Passons plus loin. C'est à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. La Pologne, après la mort de Louis de Hongrie qui avait simultanément régné sur la Pologne, offre son trône à sa fille Edvige, petite fille de Casimir-le-Grand, auquel l'histoire a donné le glorieux prénom de Roi des paysans.

Edvige, à peine âgée de 14 ans, dans tout l'éclat de sa radieuse beauté, fait son entrée triomphale dans cette vieille ville de Cracovie, qui, aujourd'hui encore, avec le Wawel, son imposant château royal qui domine la ville, sa cathédrale sous les dalles de laquelle reposent ses rois, avec son église de Notre Dame dont les flèches s'élancent vers le ciel et son magnifique maître-autel, chef-d'œuvre du malheureux artiste Witt Stwosz, fait vibrer d'amour et d'orgueil chaque cœur polonais. Le cœur de cette reine-enfant est pur comme le lys de la vallée. Elle ne connaît qu'un sentiment : l'amour. Sa vie sera un concert d'amour. Tout au fond de son cœur se cache l'amour de la femme pour celui qui devait être un jour le compagnon de sa vie. Enfants, ils avaient joué ensemble, ils savaient qu'ils seraient unis par les liens de l'amour conjugal, ils avaient appris à s'entraimer. Et maintenant arrachée aux caresses de sa mère, la reine-enfant attendait avec impatience l'arrivée de celui qu'elle adjoindrait aux travaux et labeurs du gouvernement. Mais ce mariage n'entraînait pas dans les vues des grands de la nation qui guidaient ses pas dans le chemin de sa royale carrière. Au nord de la Pologne, là où à cette époque s'étendaient des forêts vierges au milieu desquelles s'élevait au bord de la Wilia, Wilno, la capitale de la Lithuanie, demeurait un peuple brave, belliqueux, mais encore plongé dans les horreurs du paganisme. Les prêtres offraient aux dieux de sanglants sacrifices, et le feu saint, le Znicz, brûlait nuit et jour dans un temple gardé par des prêtresses. Le vaillant Jaguiello, grand-duc de ce pays, païen comme son

peuple, avait entendu parler de la beauté et de la bonté d'Edvige et son cœur se sentit indiciblement attiré vers elle. Il fit savoir aux grands seigneurs polonais que s'il obtenait la main de la reine, il se ferait baptiser avec tout son peuple et réunirait son pays à la Pologne. Cette offre était trop avantageuse pour pouvoir être rejetée. Mais comment faire cette proposition à la reine ? Comment la forcer à faire taire la voix du cœur à l'âge où ce cœur commence à comprendre ses droits ? A cette question une vive angoisse se lisait dans les yeux des grands du pays. C'est que dans la poitrine de ces vieux guerriers, sous leur armure d'acier, battait un cœur polonais. Et savez-vous ce que c'est qu'un cœur polonais ? C'est un cœur qui sait aimer, aimer spontanément, ardemment, fidèlement. Et ils s'étaient attachés à leur petite reine, ces vieux guerriers, ils réchauffaient leurs vieux cœurs à ce cœur si plein de tendresse, ils auraient donné leur vie pour elle ; doivent-ils maintenant la forcer de boire le calice de souffrances jusqu'à la lie ? Mais non, on ne forcera pas la reine au sacrifice. La Pologne, ce pays de la liberté, remettra avec confiance son sort entre les mains de la jeune fille ; elle ne s'était pas trompée. Edvige agit en véritable polonaise. Elle détruisit de ses propres mains l'édifice de son bonheur en accordant sa main à Jaguiello, et ne vivra dorénavant que pour le bien de son peuple. Malheureusement cette jeune reine mourut à la fleur de l'âge. « Et, rose, elle vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ». Elle ensoleilla pour quelques instants cette vallée de larmes, puis elle disparut, pleurée par ses fidèles sujets. Sa politique a été une politique d'amour, de bonté, de réconciliation. C'est grâce à cette politique que la Pologne a pu, sans verser de sang, se constituer en fédération volontaire de 3 peuples libres, les Polonais, les Lithuaniens et les Ruthéniens, c'est à elle que la Pologne est redevable d'être parvenue au sommet

de sa gloire. La mémoire de la jeune reine vit encore, toute palpitante d'amour dans le cœur de sa nation et son culte renaît aujourd'hui avec un redoublement d'intensité. Puisse avec son culte renaître aussi sa politique d'amour qui appartenait à cette pauvre terre labourée par le soc de la souffrance, — un peu de paix, de joie, de bonheur !

La Pologne a bien mérité de la chrétienté. Des années se sont écoulées, les Polonais ont maintes fois repoussé les attaques des Tartares, ils ont guerroyé avec les Turcs, ils n'ont guère quitté l'enceinte de leur pays — quand un danger imminent vient menacer l'Europe. Les Musulmans ont envahi la Hongrie, ils se sont proposé de prendre Vienne, de planter le croissant tout au sommet de la tour St-Etienne, de cette magnifique cathédrale gothique qui domine la ville. Les troupes allemandes reculent, les habitants terrifiés quittent villes et villages et s'enfuient à l'approche du terrible ennemi. Qu'advient-il de l'Europe si Vienne est prise, si l'Autriche est soumise à la domination des Turcs ? Qui viendra en aide à la chrétienté menacée ? Et les voilà qui arrivent, les vaillants polonais, avec leur roi Jean Sobieski en tête. C'est le matin du 8 septembre 1683, jour de la Nativité de la Ste-Vierge. Au sommet du Kahlenberg, dans une petite chapelle improvisée, le roi prosterné entend la messe. Le prêtre bénit les combattants, le roi s'élance sur son cheval et, son chapelet dans une main, son épée dans l'autre, il conduit ses troupes au combat. « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète », avec ce cri de guerre les Turcs s'élancent sur les guerriers polonais. « Jésus, Marie », répondent ceux-ci et le combat commence. D'abord il semble que le grand nombre des Turcs écrasera la petite armée polonaise, mais ces héros ne se laissent pas intimider. Ils luttent corps à corps avec une intrépidité telle, qu'après plusieurs heures de ce combat inégal la résistance des Turcs est

brisée ; ils se retirent d'abord, bientôt leur retraite se change en fuite désordonnée, la victoire est complète et le pieux Sobieski fait entonner en action de grâce le Te Deum auquel il ajoute ce verset du psaume : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais qu'à Ton nom seul revienne la gloire. » La Pologne a sauvé l'Europe du joug des Musulmans.

A ces jours de gloire succèdent des jours pleins de tristesse et de deuil. Le premier démembrement de la Pologne, 1772, fut en même temps le premier acte d'un drame, dont le dernier n'a pas encore été joué. Malgré ses malheurs, la Pologne n'a pas cessé de produire des hommes, dont le nom restera à jamais gravé dans la mémoire des peuples. Plus le joug commence à peser sur la nation, plus son amour de liberté se développe. C'est alors que se fait glorieusement connaître un de nos plus grands et plus admirables héros, Thaddée Kosciuszko. Il est dès son bas âge épris de la liberté ; avec l'héroïque Pulaski et nombre d'autres polonais, il va en Amérique combattre pour l'indépendance de ce vaillant pays. C'est là que les polonais se signalent par leur bravoure, là qu'ils versent leur sang au service de la liberté, là que le grand Kosciuszko gagne ses épauettes de général. Il trouve dans l'illustre Washington une âme qui correspond à la sienne, l'amant de la liberté du vieux monde et le défenseur de la liberté du nouveau monde se tendront les mains dans un même élan généreux et combattront côte à côte en frères et en amis, tous deux grands, tous deux admirables dans la modestie de leur héroïsme. Aussi, l'Amérique reconnaissante n'a-t-elle pas oublié le nom de ceux qui lui ont porté secours à l'heure décisive ; elle a érigé des monuments à Kosciuszko et à Pulaski, et aujourd'hui, elle se signale par l'ardeur qu'elle met à porter secours à la Pologne. Après la guerre pour l'indépendance de l'Amérique, Kosciuszko espère pouvoir aussi rendre la liberté à son pays. Il vient à

Cracovie, proclame la sainte lutte pour la liberté et l'indépendance nationale, proclame la libération des paysans, et, revêtu lui-même du blanc manteau que portent les paysans polonais, il les mène au combat, victorieux d'abord, se défend contre les armées de la Russie et de la Prusse réunies, mais enfin, après d'héroïques efforts, succombe à la supériorité du nombre. Sa défaite devait aboutir au troisième et complet démembrement de la Pologne. Alors Kosciuszko ira chercher un pays libre, il ne saurait supporter le joug ennemi. Il repart donc pour l'Amérique, revient en France et enfin trouve le repos en Suisse, où il passera sa vie à faire du bien, à se donner à ceux qui ont besoin de son cœur et de ses services. Aujourd'hui encore, on montre à Soleure l'humble maison qu'habitait le grand homme. Au cimetière on lit sur son modeste monument cette touchante inscription : « *Fratres patri suo* » « Les frères à leur Père. »

La Pologne a versé son sang pour la liberté. Plus tard encore, quand après le dernier démembrement de la Pologne, celle-ci eut cessé d'être comptée parmi les nations libres, vous verrez ses valeureux fils partout où la gloire et l'honneur les appellent. Des légions polonaises se sont formées pour prouver à l'Europe que la Pologne, quoique démembrée, existe encore, pour ne pas permettre qu'on oublie son nom. Ils iront grossir l'armée de Napoléon, d'abord par leurs légions, puis par l'armée polonaise, ils lui prêteront leur aide dans la conquête de l'Europe et dans la défense de la France, d'abord dans l'espoir de mériter ainsi la résurrection de leur patrie, puis par reconnaissance pour le peu que le grand Empereur avait fait pour eux en créant par la paix de Tilsit la petite principauté, appelé Duché de Varsovie. Là, où est le danger, là sont aussi les Polonais. Il faut, coûte que coûte, prendre le passage de Somo-Sierra en Espagne, ce passage jugé imprenable ; ce sont les polonais, avec leurs cheveu-légers avec Koziatulski et Niegolewski en

tête, qui le prendront; ils accompagneront le Grand Empereur en Russie, partageront avec lui les dangers de la retraite; ils lui resteront fidèles malgré que, comme nous le dit Victor Hugo, « pour la première fois l'aigle baissait la tête. » Et quand on fait des représentations au chef de l'armée polonaise, au prince Joseph Poniatowski, l'engageant à quitter le service du Grand Empereur dont l'étoile baissait, — il répondit fièrement: « Il n'y a point de Pologne où il n'y a pas d'honneur », et la Pologne restera fidèle à celui, dont elle avait tant espéré et si peu obtenu. C'est le prince Joseph Poniatowski qui couvrira la retraite de l'armée de Napoléon après la désastreuse bataille de Leipzig et c'est là, en défendant le Grand Empereur, qu'il trouvera sa mort dans les flots de l'Elster.

Et lorsqu'après le Congrès de Vienne les sons de la trompette guerrière se turent en Europe, lorsque la paix répandit ses bienfaits dans les différents pays, seule, la Pologne, humiliée, abaissée, ne put quitter ses vêtements de deuil. Mais elle ne succombera pas au malheur, elle ne s'ensevelira pas dans une douleur oisive. Semblable à ces vieux pins des landes, secoués par l'ouragan, recouverts d'écume, que fait jaillir du gouffre l'océan en fureur, qui étendent vers le ciel leurs bras nouveaux comme s'ils voulaient porter plainte de leur douleur, — la Pologne, bien que saignante de mille blessures, bien qu'effacée de la carte d'Europe, la Pologne était encore là. Et comme ces mêmes pins, qui font couler des entailles que leur fait l'impitoyable main de l'homme leurs résines précieuses, ainsi la Pologne laissa couler de ses plaies profondes les plus belles œuvres de l'esprit humain et du génie. Voyez-vous cette phalange de poètes qui vient proclamer par ses chants éternellement grands que la Pologne ne mourra pas, le voyez-vous passer devant les yeux de votre âme, d'abord le doux et romantique Slowacki qui vous redira les tristesses et les langueurs de son cœur soupirant après sa patrie, Krasinski, em-

porté par le feu d'une sainte inspiration, semblable à un prophète du vieux testament, soutenant les courages défaillants en vous disant et redisant que le jour de la résurrection approche, Mickiewicz enfin, notre grand poète, qui a doté notre pays d'une épopée, qui à elle seule proclame l'existence de notre nation. Puis voyez-vous venir ces artistes dont les noms sont connus par tout l'univers : Matejko qui fit revivre sur ces toiles le glorieux passé de la nation, Grottger qui a immortalisé dans ses tableaux si émouvants le cruel martyrologe du peuple polonais, Stachiewicz, qui, par ses ravissantes légendes de la Vierge, nous transporte loin, bien loin de cette vallée de larmes, dans un monde rempli d'amour, de soleil et de lys. Et puis, fermez les yeux et laissez les suaves mélodies de Chopin vous bercer dans une douce mélancolie, laissez ses préludes vous transporter dans un monde de douleur, monde de douleur d'un peuple qui pleure sa liberté et sa gloire déchue, jusqu'à ce que les notes lugubres et traînantes de la marche funèbre se perdent dans un sanglot. Et de nos jours il s'est rendu célèbre par toute la terre notre grand écrivain Henri Sienkiewicz, dont le *Quo-Vadis* et d'autres œuvres ont été traduites dans toutes les langues européennes. Oui, notre nation a bien mérité des lettres, des arts et des sciences.

Nous avons donc le droit, aujourd'hui que le malheur est venu fondre sur nous comme sur aucun autre pays, nous avons le droit de venir frapper à la porte de votre cœur et vous demander votre compassion pour nos souffrances indicibles. Voyez-vous, notre malheur n'a pas de pareil, c'est le crucifiment complet de tout notre être, crucifiment physique et moral, c'est la souffrance dans toute l'acception de ce terme. Le voyez-vous mon malheureux pays, ruiné, dévasté, saccagé ! D'innombrables villages ont été rasés, d'innombrables fermes et autres bâtiments réduits en cendres, nos beaux châteaux, chers souvenirs des beaux jours de notre glorieux passé, sont

détruits, le pays transformé en un vaste cimetière couvert de tombes et de croix. Le peuple erre à travers les forêts, il parcourt les vastes plaines polonaises en cherchant un refuge dans les tranchées, dans les caves des manoirs détruits, il se nourrit de racines sauvages, d'écorce d'arbre, de charrogne. Les maladies épidémiques déciment la population et font des ravages épouvantables parmi les enfants, mais vous chercheriez en vain un docteur qui pourrait prêter secours aux malades et aux mourants et alléger leurs souffrances cruelles. La Commission américaine Rockfeller, qui visita en été la Galicie, rapporte qu'en certaines parties de ce malheureux pays on cherche en vain des enfants au-dessous de dix ans ; tous se sont couchés dans la froide tombe en disant un éternel adieu à cette terre noyée dans le sang. Mère danoise, comprenez-vous toute l'horreur de ces paroles : « plus d'enfants » ! L'enfant n'est-il pas dans le cercle de la famille le petit rayon de soleil qui réchauffe, qui éclaire, qui égaye ? Le sourire de l'enfant chasse les soucis et les peines de la vie et ses tendres caresses remplissent le cœur maternel d'une joie céleste. Une maison sans enfant, mais c'est bien pire qu'un ciel sans étoile, qu'une cage sans oiseau, qu'une vie sans joie. Et nous ne parlons pas d'une maison sans enfant, mais d'un pays sans enfants. A cette seule pensée le cœur polonais se serre douloureusement, il se sent comme anéanti par le poids de la souffrance. Ah ! vous tous qui passez, vous qui m'écoutez, dites, y a-t-il une douleur pareille à notre douleur ?

Et puis, quand le soir le vent siffle dans la cheminée, la neige tourbillonne dans l'air froid, et aucune étoile ne brille dans le ciel si noir, quand on est à son aise dans une chambre bien éclairée, devant un feu qui pétille, comment ne pas penser à tous ces malheureux fuyards, des millions de fuyards, qui, sans toit, sans pain, sans vêtements chauds, s'en vont sans trop savoir où,

chercher un coin de terre étrangère, probablement pour y creuser leur tombe après quelques mois de privations et de souffrances atroces. Laissez-moi vous retracer quelques tableaux qui vous feront un peu comprendre la détresse de ces malheureux. Nous sommes au mois de septembre. Devant nos yeux se déroule une de ces vastes plaines polonaises, d'ordinaire si riantes avec leurs vagues ondoyantes d'épis dorés. Aujourd'hui, ces champs sont couverts de blés brûlés et piétinés. Le chemin qui traverse cette plaine est recouvert de voitures, simples voitures de paysans, remplies de coffres, de sacs, de meubles de toute espèce. Tout au haut de ces voitures sont assis de petits enfants, ceux qui ne pouvaient suivre à pieds. Ils sont là, effrayés, tremblants, ils se cramponnent aux meubles pour ne pas tomber. Voilà qu'une des voitures heurte contre une grosse pierre, on entend un cri plaintif, un des petits a roulé par terre en même temps que la table à laquelle il s'était cramponné. Et le voilà, poussant des gémissements douloureux, sa mère accourt, le bras droit est cassé, mais où trouver un docteur qui pourrait porter secours? On replace l'enfant qui pleure convulsivement sur cette tour vacillante de meubles, la voiture se remet à rouler, la mère suit pâle, défaite, chaque gémissement de l'enfant transperce son cœur comme un glaive acéré, mais elle ne peut pas adoucir les souffrances du pauvre petit, elle ne peut que pleurer avec lui.

Une sombre nuit d'automne, le vent hurle dans les vieux arbres au bord de la route, le ciel est recouvert d'épais nuages, tout a un aspect si lugubre, si indiciblement triste. Là, sous les vieux sapins d'une petite forêt campent des centaines de fuyards. Ils ont essayé de faire du feu, mais le bois humide ne veut pas brûler; une épaisse fumée se répand partout sans donner de chaleur. On entend les cris des enfants, les aboiements des chiens. Quelques paysannes à genoux chantent, en

étendant leurs bras vers le ciel, le Misérere. « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié ! » Là, appuyée contre un arbre, une paysanne agonise. Cinq enfants, l'aînée une fillette de 15 ans, le cadet un garçonnet de 2 ans, entourent la malade. Ses grands yeux sont remplis de larmes, elle serre contre son cœur une petite croix en bois, étend ses bras, comme si elle voulait, pour la dernière fois attirer à elle ses enfants chéris, un cri, un soupir... et ce cœur aimant a cessé de battre. Une pâleur livide recouvre le visage, les yeux se ferment pour toujours, les enfants sont seuls, délaissés ici-bas. Il faut penser à enterrer la morte. Les enfants creusent de leurs propres mains la fosse fatale ; quelques planches au fond de la tombe pour recouvrir le cadavre ; quelques poignées de terre sur cette bière improvisée et le cœur des malheureux orphelins se serre de chagrin. Seuls, sans mère, sans père — celui-là fut tué sur le champ de bataille, — sans abri, sans pain qu'advientra-t-il de ces pauvres innocents ?

Voyez, là, dans cette foule, une pauvre femme, un sac en grosse toile sur les épaules. Ce sac contient tout son avoir et en dehors, sur le sac est attaché avec des courroies son unique trésor, sa joie ici-bas, un petit enfant. Le pauvre petit a bien pleuré d'abord, puis il s'est endormi et la mère avance lentement, elle plie sous le poids du sac et de l'enfant, ses yeux ouverts ne voient rien, ses oreilles n'entendent rien, elle est éreintée de fatigue. Tout à coup, quelqu'un la prend par la main, elle entend une voix : « Où est ton enfant ? » Comme frappée par la foudre elle se redresse, elle cherche de la main l'enfant sur le sac, l'enfant n'est pas là. Un cri rauque s'échappe de ses lèvres, puis un rire féroce, elle arrache le sac de son dos, le prend entre les bras, le serre contre son cœur, le couvre de caresses et de baisers ; cette douleur, subite lui a fait perdre la raison et cette folie sera comme un baume pour ce cœur brisé par cette poignante douleur .

Une nuit noire, un ciel noir, une plaine noire, tout est noir à l'entour, tout parle de tristesse, de terreur. Nous sommes là, tout près d'une voie ferrée. Voyez là, du côté de l'Est s'approche quelque chose de vague, c'est noir, c'est long, la tête noire vomit du feu ou du sang. Est-ce le serpent infernal qui vient porter malediction et déchéance à cette pauvre terre ? Non, c'est un train de fuyards qui approche. A la faible lueur des lampes qui brûlent à l'intérieur des wagons, nous apercevons que ceux-là sont bondés de fuyards. Dans les wagons, sur les marches, sur les plateformes, sur les toits, on est debout, assis, couché, comme on peut ; tout cela grouille, on crie, on parle, on chante, on rit, on blasphème ; les flammes sortant de la cheminée de la locomotive jettent sur toute cette scène une lueur rougeâtre ; c'est terrifiant, c'est l'enfer ici-bas. Venez, prenons place sur les marches du dernier wagon pour examiner de plus près ce qui se passe là-bas. Là, sur le toit du wagon, une femme se meurt. Elle gémit, elle n'a pas même un oreiller sous la tête. A côté d'elle, une fillette de dix ans environ agonise aussi. Une froide sueur baigne ses boucles blondes, son regard a déjà cette expression céleste que donne la mort, elle sourit doucement, est-ce le ciel qui s'ouvre déjà à la petite martyre, qui lui en fait pressentir la béatitude ? « Mère, montons... là-haut » — elle lève ses bras vers le ciel, son âme s'est envolée vers ces régions sereines où on oublie les maux de la terre pour s'enivrer de joie et d'amour. Un soupir de soulagement s'échappe de la poitrine de la mère mourante : « Dieu soit loué, elle ne souffrira plus ! » — encore quelques instants et la mort aura réuni la mère et la fille pour toujours. Et maintenant, voyez-là, que se passe-t-il ? Par la fenêtre ouverte d'un wagon on voit sortir quelque chose de long, de noir, on entend le bruit d'un corps qui tombe, un cri, des plaintes, des vociférations, et puis

le silence de la nuit. Cette scène se répète 6, 7 fois pendant cette nuit de terreur. Le jour commence à poindre, quittons ce triste train, retournons sur nos pas pour chercher une réponse à cette énigme. Voyez là, le cadavre d'une femme; sa tête en tombant s'est heurtée contre un tronc d'arbre, elle est fracassée, des morceaux de cerveau, du sang recouvrent le sol. Plus loin, c'est le corps d'un petit enfant; il est tombé dans un buisson de genévrier; entouré de cette sombre et mélancolique verdure il semble dormir paisiblement, une expression de bonheur est répandue sur ses traits. Et plus loin encore, c'est le cadavre d'un vieillard; la tête rejetée en arrière, les yeux ouverts ont gardé une expression de terreur, la bouche à demi-close semble vouloir prononcer des mots terribles, semble vouloir lancer vers le ciel la plus affreuse des malédictions sur les auteurs de tous ces maux...

Vous connaissez certainement ces beaux vers tirés du poème de Schiller : « Einen Blick nach dem Grabe seiner Habe, sendet noch der Mensch zurück. Greift fröhlich dann zum Wanderstabe, was Feuersbrunst ihm auch geraubt, ein süsser Trost ist ihm geblieben, er zählt die Häupter seiner Lieben, und sieh, ihm fehlt kein teures Haupt ». Oui, c'est bien vrai, lorsqu'on s'aime bien dans la famille, on a surtout besoin d'être ensemble. On peut supporter beaucoup de maux, quand l'affection les allège. Eh bien, voyez, dans ma patrie vous ne trouvez guère de famille qui puisse vous dire : nous sommes tous ensemble. Tous les liens de famille sont rompus, la mère dans un endroit, le père dans un autre, les enfants dans un autre, et c'est encore heureux quand ils peuvent se donner de temps en temps un signe de vie. Mais combien de mes compatriotes qui ne savent rien de ceux qu'ils aiment par-dessus tout. Ils errent de ville en ville, ils redemandent au ciel et à la terre leurs parents, leurs frères,

leurs amis, l'angoisse, l'inquiétude les ronge comparez-vous ce qu'ils doivent souffrir ?

Et puis, la souffrance des souffrances, c'est que, sujets de trois nations, les Polonais combattent dans trois armées ennemies, ils doivent, au nom du devoir, s'entretenir sans pitié. Laissez-moi vous raconter un fait qui vous fera comprendre toute l'horreur de cette guerre fratricide. C'est au commencement de la guerre. L'armée russe d'un côté, l'armée allemande de l'autre. Toutes les deux sont campées non loin l'une de l'autre. On attend le combat pour le lendemain. On ne dort guère dans les deux tranchées. Dans le camp russe, les Polonais, qui au combat seront dans les premiers rangs, sont couchés les uns à côtés des autres ; ils pensent à leur village, à leur chaumière, où leurs femmes se désolent, où, peut-être, le pain commence à manquer. Ils lèvent les yeux vers cette belle voûte étoilée au-dessus de leur tête, ils invoquent ce Père céleste qui guide les destins de l'humanité, ainsi que les destins de l'individu. Alors, dans le silence de la nuit, des voix se font entendre ; d'abord on ne les distingue qu'avec difficulté, mais bientôt on dirait que ces voix s'approchent, on chante là-bas dans le camp allemand, et le cœur des soldats dans le camp russe commence à battre. Mais ils connaissent ces cantiques que l'on chante là-bas, ils connaissent cette mélodie trainante, mélancolique, ils attrapent ces mots si bien connus : « Przybadz nam, milosciwa Pani, ku pomocy, Hâte-toi, de nous secourir, Vierge élémente ». Ce sont les petites Heures de l'Immaculée Conception qu'on chante là-bas, ces petites Heures, que la Pologne entière chante depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, ces cantiques, que leurs mères chantaient dès le matin, quand elles se mettaient au travail, qu'elles chantèrent le soir, quand, petits enfants, ils reposaient dans leur berceau, ces petites Heures, que le peuple polonais a chantées aux jours heureux et qu'il a chantées plus encore aux jours de

détresse. Ce sont donc leurs frères, là-bas, dans le camp ennemi qui élèvent leurs cœurs et leurs âmes vers leur commune Mère, vers celle, qui depuis le règne malheureux de Jean Casimir, la nation a invoquée sous le titre glorieux de « Reine de la Pologne ». Ils joignent leur prière à celle de leurs frères, leur voix à la leur, ils sont donc enfants d'une même Mère terrestre, de la Pologne, et demain... demain il faudra coucher en joue ces frères, il faudra les tuer de sang-froid... Ils chantent encore ! Ah, laissons-les chanter ensemble ces frères et ces ennemis, laissons-les chanter ensemble ces compatriotes et ces bourreaux, laissons-les chanter encore quelques instants avant qu'ils soient obligés de s'entretuer. Comprenez-vous cette souffrance ? Ah, je crois bien que si l'on pouvait pleurer au ciel, Elle verserait des larmes de sang sur le sort de ses plus fidèles enfants, celle vers laquelle ils élèvent avec tant d'amour et de confiance leurs mains et leur cœur, parce qu'Elle est pour eux la Consolation des affligés, celle qui a reçu de Dieu la mission spéciale de ne pas oublier au milieu de ses joies célestes les tristesses de la terre et d'intercéder pour les malheureux au trône de la miséricorde divine !

Et puis, encore une de nos souffrances, souffrance morale sans doute, mais pas moins poignante, c'est que souvent on nous dispute le droit d'être polonais, ce droit que Dieu même nous a donné, puisque c'est Lui qui crée les nations. On nous fait entrer dans des haines politiques qui n'ont rien de commun avec nous, quoique nous soyons sujets de différentes nations. Mais, voyez-vous, à l'heure présente, toute la Pologne n'a qu'un seul désir, ardent, passionné et noble, celui de notre résurrection nationale. Enflammés de ce saint désir nous avançons courageusement, sans abattement, sans désespoir dans la *via dolorosa* qui s'ouvre devant nous. Nous souffrons mais nous sommes calmes, nous versons des larmes, mais un sourire illumine notre visage, nous mou-

rons de faim, de misère, mais nous chantons, nous répandons notre sang, mais nous nous écrions d'une voix si forte, qu'elle retentit d'une extrémité de la terre à l'autre : « *Jeszcze Polska nie zginela* » « La Pologne n'est pas encore perdue. » Non, elle n'est pas perdue, notre Pologne, tant que nous vivons, tant que cet immense amour de la patrie vit dans nos cœurs. Puisse ce cri d'espérance « *Jeszcze Polska nie zginela* » se répercuter dans vos cœurs, puisse toute la terre le répéter comme un écho mystérieux, puissent ces doux sons s'élever vers le ciel comme la prière de tout l'univers, et invoquer la clémence, la miséricorde divine pour un peuple souffrant et opprimé ! Et toi, ô ma patrie, patiente, souffre, espère ! Tu ne peux pas périr. Tes fils te portent dans leurs cœurs, tes fils versent leur sang pour toi, tes enfants te servent par leurs souffrances ; aussi se lèvera-t-il pour toi, le jour de la délivrance, et tu quitteras ta tombe dans l'éclat de ton glorieux passé, toute resplendissante d'amour, et tu redeviendras libre, ô ma terre natale, ô ma patrie, ô ma Pologne bien-aimée !

Et laissez-moi terminer par cette dernière strophe de notre hymne national :

Et si même, malgré ce martyr sanglant,  
Nous avons encore mérité ta colère,  
Réduis-nous, Seigneur, ô Dieu Tout-puissant,  
En poussière réduis, mais en libre poussière !











